

l'opposition en ses conclusions, tentant de l'informer le jugement et ayant fait faire déclarer propriétaires des terres, litiges.

Ce litige en ses moyens et conclusions, apporté au ministre-pas et assuré du jugement dont est appelé :

Où, après avoir préféré le sermon, il a été décidé que les réunions non réussies ou dont la réunion n'a pas été admise par le cœur ;

Où le ministre publie en ses conclusions :

Attendu qu'il résulte des dépositions des témoins entendus à l'audience que les terres en litige sont la propriété de l'îleau Matanua à Papeete, et que les deux parties ont effectué toutes habitudes se révoltes par ces antécédentes ; qu'il a donc été bien jugé par le conseil du district de Tupper :

Par ces motifs,

La haute-cour tahitienne, après en avoir délibéré conformément à la loi, reçoit l'appel intégré par le sieur Mae a Tanepeu ; confirme la décision du conseil du district de Tupper ; où il est arrêté que les terres de Te Toto, Teahaua et Aaa sont la propriété de l'îleau Aaa et non de l'îleau Matanua à Papeete, et que les deux parties ont effectué toutes habitudes se révoltes par ces antécédentes ; et ordonne la confirmation de l'audience de tel appel assigné.

PARTIE NON OFFICIELLE

Compte rendu des travaux de la Commission de surveillance de l'Exposition permanente des Colonies pendant le mois de juillet 1874.

La commission s'est principalement occupée, pendant le mois de juillet, d'adresser des instructions aux comités locaux de diverses colonies.

Tahiti. — Déjà il a été question, dans un des précédents comptes rendus, des noix de bancoule, si communes dans nos établissements de l'Océanie et dont on espère rendre l'usage consommé; et il faut, pour rappeler, qu'il ne s'agit pas d'une noix ordinaire, mais d'une noix de 450 kilogrammes de moins ; il est impossible de ne pas être frappé de la place que tient la coque dans cette proportion : on vient donc de demander l'envoi d'une certaine quantité d'amandes, afin de s'assurer si ces dernières pourront supporter un long trajet sans s'aviser, et si l'expédition, sous cette forme, sera avantageuse, déduction faite des frais de main-d'œuvre.

L'attention du comité de Tahiti vient également d'être attirée sur la production de la canne à sucre, et les meilleures îles de l'archipel et Gambier, dont les bananes, si riches jadis, sont à peu près épuisées aujourd'hui, par suite d'une exploitation sans règles. La vie de l'huile perlière est de 6 à 7 ans ; il faudrait donc pourvoir aménager les bananes en 5 ou 6 parties bien déterminées, dont une seulement serait exploitée chaque année ; mais il suffit à défaut d'un nombre suffisant de navires garde-pêche, on ne peut arriver à ce résultat qu'avec l'aide des autorités indigènes, en leur démontrant qu'il s'agit de l'intérêt collectif de la population générale de l'île de faire cesser prochainement la ruine d'une partie de la population en tire aujourd'hui sa subsistance. En outre, des essais de micro-culture, suivant un système préconisé par M. le lieutenant de vaisseau Marriot, résident des Tuamotu, pourront se faire dans les conditions les plus favorables.

Mais il ne suffit pas de repeupler les anciens bancs et d'en créer de nouveaux ; il faut surtout arriver à diriger sur la France les opérations coloniales, qui, jusqu'à présent, sont exclusivement vendues sur les marchés de Hamburg, Londres, Amsterdam et Saint-Pétersbourg : C'est donc principalement vers ce but que tendent en ce moment les efforts de la commission.

Elle s'occupe, avec un égal intérêt, de la propagation, sur des vastes espaces inconnus jusqu'à ce jour, des coquillages qui croissent si facilement sur tous les îlots des archipels océaniens placés sous la domination de la France. Eafu, en présence de la maladie qui sévit dans l'île, il a été décidé de faire venir de l'île de Tahiti, et de renvoyer le plus possible à Tahiti et à Nouméa-Hiva, la culture de la vanille : déjà la précieuse orchidée couvre quelques hectares dans la première de ces îles ; mais l'art de la bien préparer y est encore peu connu ; les instructions les plus étendues viennent d'y être envoyées à ce sujet.

Nouvelle-Calédonie. — Quelques exemplaires de la même instruction ont été envoyés au comité d'agriculture de la Nouvelle-Calédonie, avec recommandation de développer dans cette colonie les cultures de la canne à sucre et de la vanille, et de faire adopter les meilleures méthodes d'assèlement des terres et de signaler les produits naturels nouveaux ou peu connus que renferment ses forêts ; parmi ces derniers se trouve l'écorce d'une relique contenant une notable quantité de cinchonine, et que M. Paquier, ancien botaniste du gouvernement à Nouméa, a été spécialement chargé de rechercher.

L'expédition, qui ne possède que très-peu de produits de la Nouvelle-Calédonie, s'est enrichie, par les soins de M. le capitaine de frégate de Willemerqué, d'une importante cargaison de nombreux objets et de denrées, et de plusieurs articles de la vie quotidienne des habitants Dolioït, Castiel et Joebert ; elle vient également de recevoir de M. le commissaire général Jore un bloc de pyrite de cuivre, de poids de 400 kilogrammes, offert par M. Higginson, directeur de la mine du Diablot. L'exploitation de ce gisement, qui est d'une richesse exceptionnelle, paraît devoir être plus favorable que celle de l'or ; d'autant plus, qu'il a été signalé, au Nord de la baie d'Orénoque, une importante minoterie de charbon qui ne laisse aucun doute sur la présence de houillères étendues dans toute la vallée que parcourt la rivière Moindou.

Réunion. — En ce qui concerne la Réunion, la commission a précédé toujours des tentatives d'extinction du jeu de la canne par la macération, de la recherche d'engrais puissants sous un petit volume, et des moyens de combattre la maladie de la vanille. Suivant accord avec M. Linden, les meilleures espèces de vanille vont y être envoyées du Mexique, et le célèbre horticulteur belge a offert d'joindre une collection de plants de quinquines qui trouveraient, dans les hautes de l'île, les meilleures conditions climatiques.

Guyane. — Les honneurs de l'attention publique ont été, pendant le mois de juillet, réservés à la réunion d'un grand conseil à la banque de la Guyane, chez M. Correa, boulevard des Italiens. Cette masse d'or, réunie en 15 jours à peine, ne donnait cependant qu'une faible idée des trésors enfouis dans la terre de cette colonie, où les émigrants commencent à affluer de toutes parts.

Sous peu, ses cours d'eau seront sillonnés par des bateaux à vapeur et les principaux canaux d'exploitation seront relayés par le télégraphe ; comme la Californie, Cayenne aura sa "fête d'or" ; mais le réveil de l'activité qui intervient dans les colonies, dans les industries minières qui renoueront leurs fers, dans quelques jours, les premières expériences vont commencer sur les semences de cacao, dont il a été parlé dans les comptes rendus précédents ; supposeraient-elles le transport ? Lâ est toute la question ; mais il n'est pas doutous qu'un jour elles seront converties en huile sur le lieu même de leur production, et de ce moment Marseille n'aura plus besoin de chercher hors de nos colonies les matières propres à la fabrication de la savon.

Le giro, qui a fait naître la fortune de la colonie, est aujourd'hui à prix fixe ; le recos lui-même a de telles alternatives de hausse et de baisse qu'on ne peut plus compter sur lui comme ressource certaine ; la commission a donc pensé que la surtout, dans cette patrie des orchidées, la vanille trouverait, plus que partout ailleurs, d'avantageuses conditions de succès ; des instructions sur cette culture, les terres et les engrans qui sont convenables, la fécondation artificielle, la préparation et la conservation des graines, doivent être envoyées dans ce cas au comité central de Cayenne, et l'envoi de graines sèches de roses lui a été en même temps demandé pour le compte d'une fabrique de couleurs de Saint-Denis, en vue d'en extraire la bixine.

Sénégal. — Des instructions ont été également adressées au comité de Saint-Louis sur la propagation de la culture du cocotier, le parti à tirer des vases naturels des poisons, et surtout des maloches (muraux) pour la pêche de la faune de l'océan Atlantique, et l'emploi des poules et sites d'olives pour parfumer et colorer l'écrase ; dès même une commande assez importante de plumes et d'échantillons d'ichtyophycèle a été faite à Saint-Louis et dans le Rio-Nunez par une maison de commission de Paris.

L'exposition permanente des colonies, fusionnée avec l'exposition des beaux-arts, a reçu, du 1^{er} mai au 21 juillet, 40,000 visiteurs environ ; son entrée est redevenue gratuite depuis cette époque.

BULLETIN TÉLÉGRAPHIQUE

(Extraits extraites du Courier de San Francisco.)

CUBA.

Havane, 7 septembre. — Le capitaine général a communiqué la peine de mort prononcée contre les chefs rebelles Belancourt, Jimenez et Rodas. Des nouvelles officielles ont été reçues de Cinco Villas. La colonne espagnole, après une poursuite de trois jours, atteignit la bande de Jimenez près Siguanay ; un combat s'engagea ; les Espagnols chargèrent et les insurgés prirent la fuite. Vers 16 heures subi des pertes considérables. L'incident fut rapporté au Comité télégraphique de Venustiano Carranza, qui, arrivé ici, l'annonça, au nom de 800 hommes, à ce sujet : « Arrivé ici, l'ensemble, au nombre de 800 hommes, a été complètement vaincu à Yarayalo ; il a eu 36 hommes tués, parmi lesquels deux officiers. »

Havane, 10 septembre. — Le capitaine général a appelé immédiatement sous les armes cinq pour cent de tous les volontaires inscrits. Cet appel ajoute 3,500 hommes au chiffre de l'armée. Le temps de service durera jusqu'au 1^{er} avril prochain. Le gouvernement a fait emprunter des banques de 1,000,000 de dollars en billets et 500,000 dollars en or, avec promesse de prompt remboursement.

NOUVELLE-Guinée.

Aspinwall, 12 septembre. — Une émeute sérieuse et sanglante a eu lieu cette après-midi entre les troupes et quelques Italiens employés par la Compagnie de la Malte. Il paraît qu'un soldat sassé armes était sur le wharf et en a été chassé par les Italiens qui l'ont poursuivi en lui jetant des pierres. En arrivant à la caserne, il raconte ce qui venait de passer, et un officier parti avec six hommes pour arrêter les assaillants. Comme ils arrivaient à la porte, un des Italiens, qui avait été blessé, sortit avec un revolver et déchargea ; les soldats répondirent par une décharge qui tua un Italien et blessa sérieusement un nigre. L'excitation était grande et on envoya chercher d'autres troupes pour rétablir l'ordre. Les voyageurs, qui arrivèrent précisément à ce moment, furent mis en sûreté à bord du steamer Acapulco. Qu'il n'y ait pas eu de plus de mal, c'est chose merveilleuse, car la ville a été faite en plan de wharf. L'agent de la compagnie, le Commandeur Gray et le superintendant se trouvaient dans la ligne du feu, et le wharf était rempli d'avioces. Tout est tranquille maintenant.

PÉROU.

Panama, 14 septembre. — Une tentative d'assassinat a été faite contre le Président de Pérou. Le chef des assassins et 13 de ses complices ont été arrêtés.

LE PREMIER AMOUR DE CHARLES NODIER

— SUITE ET FIN —

Je me glissai derrière M^e Bouhours, que je n'appelaïs déjà plus ma Clémentine, et j'essaya de fourrer ma main dans le sac pour ravor ma lettre.

— Que fais-tu là, Charlot ? me demanda-t-elle de sa voix triste dont l'accord me fit positivement horreur.

Il voyait les énormes poings du rastre au bout de ses bras velus,

il avait du poil jusque dans le creux de la main ; j'entendais ferrailler le sabre du capitaine, et la figure du notaire, avec son tic,

parti des gémistes parisiens. Ah ! comment avais-je en l'idée d'entrer dans cette assemblée familiale !

— Je répondis à Mme Bouhours :

— C'est votre mère pour qui était à terre.

— Et je la bénis ! une dame tremblante. Je l'avais pris dans le bras, et je voulus lui faire savoir ma lettre.

— Merci, Clémentine, me dis-je.

Ma femme me répondit :

— On dit : Madame ! et on fait la révérence, monsieur !

J'étais plus mort que vif. Pendant deux heures, je tournoiai autour de sa table. Mais ce fut en vain : je n'eus pas ma lettre.

— Qu'as-tu donc, Charles ? me demanda Mme Clémentine. Je m'étonne que tu ne devrais pas faire attention !

— « — Il appela un serviteur sévèrement ma femme, qui cessa de tirer. Excusez-le, ma bien bonne. Quelle monche le pique, cet innocent-là ! Veut-il venir dans le chambre si j'y suis !

Étouffai un cri de douleur et je montai l'escalier, laissant ma condamnation dans le sac. Je dis adieu en pleurant aux différents objets qui meublaient ma modeste chambre. J'écrivis au grand Jules une lettre où je l'accusais de me faire tomber dans le piège. « Tu verras mon fantôme dans ton mausolée sombre ! Il y aura une voix qui sans cesse s'élèvera du fond de la tombe, etc. » J'ai entendu tout. Quand je redescendis pour souper, je demandai à ma mère :

— A-t-elle emporté son sac ?

— Que dit-elle ? demanda mon père.

— Il y a apparence que cet enfant s'adossait, répondit ma mère. Allez-vous courir, monsieur !

Le commandement fut agité de sinistres pensées qui hantèrent le sommeil de mes yeux. Mais Dieu m'envoya une réflexion consolante. Ce sac d'indénance était si vaste ! Les objets qui tombaient au fond étaient là comme dans la mer. Il fallait les repêcher. Peut-être que ma lettre devait rester dans le sac jusqu'à la mort de M^e Bouhours, de son mari, du cultivateur et du capitaine de cavalerie. Je m'enfouis. Le lendemain, j'avais toutoublié.

Mais au moment où je sortais de mon lit, je frémis rudement, à ma porte. La sonore fronde me rappela que le prisonnier était arrivé.

Il se déshabilla et sortit avec son sabre ; mais il s'essuya un peu qu'il respecterait cette position d'un jeune homme déshabillé.

La porte s'ouvrit, malgré ma défense. C'était le petit padat qui faisait les courses de l'étude Bouhours.

— Monsieur Charles, me dit-il, « — Voir la lettre de la patronne, que je viens tout exprès vous l'apporter de sa part.

Il mit la lettre sur la table et s'allia. Ma Clémentine me répondit qu'il avait été en prison de dix ans ; les femmes ne savent pas résister à nous autres libertins !

Ma Clémentine me disait :

— « — Mon Charles,

— Viens dans une heure à la porte de Jules-César ; j'y serai.

— A toi pour la vie. »

* * * * *

Vous voyez qu'elle me donnait tout honneur un rendez-vous. Ce sexe est échoué. Je fus surpris et même embarrassé de mon honte. Je me déshabillai et me mis à monter aussi à tous les gens de Besançon que j'avais une maîtresse de ce poëde-là. J'aurais voulu du moins que ma Clémentine ait d'autres chaussettes, et qu'elles laissent le sac d'indénance à la maison. Mais il n'y avait pas à reculer ; je passai une chemise blanche, je cirai mes meilleures souliers, je nettoyai mes boutons d'uniforme avec du tripoïl, et je mis dans mes cheveux tout le reste de ma pompadour. Je me regardai dans mon crème, et j'eus, pris, mon air de plus assuré pour couvrir les gens dans la rue. Mais il n'y avait pas ce fut une mystification. Ma notables me tendirent tel ou bien à la porte de Jules-César. Elle avait une robe toute neuve, des souliers de prunelle et un tout petit sac de taffetas noir. On ne pouvait s'y méprendre : l'amour lui avait enseigné en coquetterie.

— Mon Charles, me dit-elle, tandis que je restais rouge et tout penaud à ses côtés, tu m'aimes donc ?

— Il y a apparence, répondis-je comme ma bonne mère, tant j'étais tendre.

— Alors embrasse-moi, continua-t-elle.

Je lui tendis ma joue.

— Pas comme cela, mon Charles.

J'avais envie de pleurer. L'éveil reprit :

— Mon Charles, je m'étonne si tu sais bien ce que c'est que l'amour. Dame, fis-je, c'est le plaisir de s'amusser comme le grand Jules avec sa地理, qui lui donna le nom de l'autellette.

— Petit Jules ! Et ça va sans dire !

Cela étonna ma mère, je laissai nos sorties de la ville. Il était de bonne heure : nous ne rencontrâmes personne de connaissance. Si seulement le grand Jules se fut trouvé sur notre passage ! Je n'osais pas du tout regarder ma Clémentine en face. Le bonheur me semblait décidément une chose terrible.

— Eh bien ! mon Charles, me dit-elle tendrement, tu ne me serras pas les mains ? Ça se fait dans notre position, mon séducteur !

— Attendez donc, Charles ! donnez-moi le temps.

— Dame, non ! quelques remords, mon Charles, de m'avoir entraînée hors du sentier du devoir ?

Cette idée flatta ma vanité.

— Alors donc ! m'écriai-je ; c'est la nature ! laissez-là ces vains préjugés, ma bien bonne.

— Je ne demande pas mieux, répondit-elle ; mais me protégeras-tu en cas de malheur ?

— Parlons ! dis-je assez crânement.

— Je m'explique. Tu sais que mon mari est jaloux, comme un tigre ! Il a écrit longtemps que je n'avais songé à son Bouhours. Je revis sur lui. Cependant je repuis d'un air impétueux :

S'il fait le méchant, tant pis pour lui !

— Mon frère Louis ne badine pas, continua Clémentine.

— Je suis un homme, que diable ! murmuraï-je d'une voix qui commençait bien un peu à trembler.

— Mais, continua-t-elle, c'est Antonin qui est un bonhomme méchant quand il y a pas !

Vouloir dire de quelles grosses m'appariessions en ce moment les poings du rostre, de quelle longueur le sabre du capitaine de cavalerie, est chose impossible. J'avais un désir brûlant, c'était de m'en aller.

Eh bien ! me dit ma Clémentine, tu bêtises ?

— Par exemple ! répondai-je, trois hommes : voilà une belle affaire !

— Non, mon cher ! Alors tu te sens capable de me défendre, moi femme, contre tous mes tyrans ? s'écria-t-elle avec un entraînement subit.

— Nous nous inquiétons donc pas ! répondis-je entre mes dents.

Je pensais à part moi : Quelle Messaline, malgré son sac ! Nous étions au milieu d'un paysage enchanté. Elle jetta un regard autour d'elle, puis elle me dit :

— Charles, viens, que je te presser sur mon cœur ! J'en ai besoin !

— Je viens, mais je ne veux pas faire de promesse !

— Charles, viens, que je te presser sur mon cœur ! J'en ai besoin ! J'en ai trop envie ! Je veux que tu me fasses un joli cadeau à mon sac. Mais c'était trop tard. Cette faible femme, que j'avais juré de protéger, me suivit par les reins et me jeta sous son bras comme un parapluie. Puis, abusant de la grâce de cette position me mettant, elle déroba le lestement mes bretelles. Ma colotte, qui n'était plus soutenu, tomba. Une claque retentit parmi les harmonies de la nature. C'était ma Clémentine qui me donnait ce qu'on appelle vulgairement...

— Holà-ha ! Nodier ! s'écria Chateaubriand, qui riait à se tordre, je vous défends de prononcer le mot fessac au nom de l'Académie !

— Je vous bien ne pas dire le mot, répondit Nodier, mais j'en la chose... Ah ! ma Clémentine y allait de bon cœur ! Sa main trempait comme un battoir ! Quand elle fut lasse, elle me déposa bien proprement sur l'herbe et me dit avec amitié :

— Mon Charles, voilà ce que c'est que l'amour. Remets tes bretelles, mon ami, et à tantôt. J'irai chez ta mère, j'aurai mon sac, le grand, tu sais ? Tiède de m'y glisser un mot aimable pour me fixer notre prochain rendez-vous. Désormais, je t'appartiens. Chaque fois que tu auras l'idée de te divertir, ne te gêne pas, tu n'as qu'à me faire signe.

Elle s'en alla paisiblement. Et ce Jules qui disait que c'était simple comme honneur !

Quand j'eus réparé le désordre de ma toilette, je restai assanti. Je fis à la terre une invocation classique pour la prière de m'englober. Sur son refus, je revins à Besançon. Il me semblaient que la ville entière me regardait en dessous. Je pensais que tout le monde savait déjà où était ma bécasse. La boulangerie était sur le pas de sa porte ; elle me regardait.

Ca va-t-il comme vous voulez, monsieur Charles ?

— Je l'aurais poignardé ! Comment je rentrai à l'heure, me cria la cuisinière ; elle a dit qu'on vous fasse ses compléments, pour ce que vous savez bien !

— A-t-elle vu ma mère ? soupirai-je.

— Non, mais je la vis ri toutes deux !

Mon père était pris. Ma mère tricotait dans sa chambre.

— Les pistolets de ma père, lui demanda-t-il d'un air sombre, sont-ils toujours dans l'armoire ?

— Il y a apparence, me répondit-elle ; ferme ta porte, je crains les contraires d'air.

Je fermai la porte et j'allai ouvrir l'armoire. Je m'empars des pistolets de mon père, deux engins très-curieux qu'on lui avait demandé souvent pour le manège de Besançon. Je les chargeai devant ma mère, et je la regardai avec un regard triste.

— Je suis déshonoré ! lui dis-je.

— Il y a apparence que ça viendra, si vous ne changez pas, me répondit-elle.

— Cela viendra pas, je vais me détruire !

— Ma bonne mère, il est vrai, ne quitte pas son tricot, mais elle dit fort affectueusement :

— Charles, vous êtes un être !

— Tu es une femme, m'écriai-je, tu ne comprends pas ce que c'est que le déshonneur !

Je prononçai ce qui fut un petit discours que ma bonne mère écouta sans bâiller. Elle ne bâillait que quand elle s'amusait. Quand j'eus fini, je brandis mes pistolets et m'élançai vers l'escrime qui conduisait à ma chambre, bien persuadé que ma bonne mère allait se jeter devant de mon œil à attraper à mes vêtements par derrière.

Mais elle continua son impitoyable brocart.

Je la regardai d'un air sévère, et je pris doucement, puis marche à marche. J'avais toujours été ma mère viendrait. À mesure que je montais, j'étais moins exigeant. Aux dernières marches, je me serrai contenté d'un simple geste ! Mais rien !

Se pointa-t-il trouver des mères ainsi déinstaurées ! J'allais être obligé de me brûler la cervelle parce que personne ne m'arrachait des mains car pistolets mauvais !

— Charles !

Il fallut que je trouve envie d'entendre pour cuir, est appelé loin et faible comme un murmuré. D'en haut, je fus si bas des cascades.

— Vous m'avez appellé, ma mère ?

— Il y a apparence, me répondit avec humeur. Je viens de te dire à l'instant : je crains les courants d'air... et tu as oublié de fermer ta porte !

Ah ! c'est étonnant trop ! Je fis feu des deux pistolets en même temps, afin d'être bien sûr de mettre fin à mes jours, mais rien ne partit. Je tombai tout de même — de confiance.

Ma bonne mère me prit sur ses genoux et me dorlotia, demi-mort de peur que l'étain

— On ne me saura pas laissé monter, me dit-elle, s'il y avait eu des pannes aux pistolets, nécromancie !

— Je me souviens qu'elle ajouta en reprenant son tricot :

— Quando tu avrai l'âge, Charles, ne t'adresses jamais qu'aux femmes qui ont les pieds très grands que leurs souliers.

Nodier me fit sortir Chateaubriand lui serrà la main. De son œil noir et brillant, Balzac semblait mesurer l'improbable profondeur de ce mot, qu'il gâtia en essayant de le perfectionner.

— Aximond ! dit-il. Les femmes sont entre elles comme les carres

de la différence entre leurs souliers et leurs pieds.

— Chat ! chat ! chat ! fit la comtesse ; même quand on est Balzac, il ne faut jamais traduire Nodier. ^

Chateaubriand ajouta :

— Il y a apparence que vous avez raison : aucune autre langue ne valant le bon français, ma bien bonne.

Paul Féval.

